

**MAUX EN MOTS**

*Traitements littéraires de la maladie*

*Maria de Jesus Cabral*

*Maria João Reynaud*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida (Orgs.)*

**Universidade do Porto. Faculdade de Letras**

**2015**

**Titre:** *Maux en mots. Traitements littéraires de la maladie*

**Organisateurs:**

*Maria de Jesus Cabral*

*Maria João Reynaud*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida*

**Éditeur:** Universidade do Porto. Faculdade de Letras

**Lieu:** Porto

**Année:** 2015

**ISBN:** 978-989-8648-46-4

Édition en ligne

**URL:** <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1458&sum=sim>

© des auteurs des textes

**Couverture :** *Mare calma* Alexandru Rădvan

**LA RELIGIEUSE DE DIDEROT**  
**La clôture comme cause de la folie**

**ANA FERNANDES**  
**CLEPUL/FLUL**  
[afpedroso@gmail.com](mailto:afpedroso@gmail.com)

**Résumé:** Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, aucun auteur n'a donné la parole aux femmes comme l'a fait Diderot dans *La Religieuse*. Dans ce roman, elles ont quelque chose à dire même si ce n'est que par l'intermédiaire de la douleur et de la souffrance.

Dès les premières pages du roman surgissent des manifestations de la folie liées à la clôture, cause de la maladie. Les nonnes, comme les supérieures, sont victimes d'un milieu qui favorise les mécanismes physiologiques et psychologiques de la folie.

Nous allons procéder à une analyse des différentes manifestations de la folie dans *La Religieuse*. Tout en présentant la folie d'un point de vue médical, Diderot en rend compte à l'aide de descriptions frappantes étayées de connaissances physiologiques et psychologiques précises.

**Mots-clés :** Diderot – couvent – milieu – enfermement – folie.

**Abstract:** In the eighteenth century, no author has given a voice to women as did Diderot in *La Religieuse*. In this novel women have something to say even if it's only through pain and suffering. From the first pages of the novel arise manifestations of madness related to the closure, cause of illness. Nuns as their mothers superiors are victims of an environment that promotes physiological and psychological mechanisms of madness. We will conduct an analysis of the different manifestations of madness in *La Religieuse*. While presenting the madness from a medical point of view, Diderot reflects this situation in his novel with vivid descriptions based on a specific physiological and psychological knowledge.

**Keywords:** Diderot – monastery – environment – confinement – madness.

Le progrès scientifique domine le XVIII<sup>e</sup> siècle où l'émancipation de l'homme dans les domaines politique, religieux et moral est encouragée. L'essor des sciences remet en question des conceptions des siècles antérieurs problématisées par les nouvelles théories matérialistes basées sur l'observation et l'expérimentation.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la notion de folie a une valeur négative et est définie très vaguement. Vu que c'est la raison qui détermine la norme sociale, la folie apparaît comme un manque par rapport à cette raison et se révèle par l'incohérence des conduites et des pensées. La folie est hors norme, et donc, elle existe à l'extérieur des principes de la raison, fondatrice d'un monde stable, ordonné et bien structuré. Tout individu qui, consciemment ou inconsciemment, n'obéit pas à ces principes, entre dans l'univers de l'interdit, de la différence, de l'anormalité.

Fortement intéressé par la médecine, comme en témoignent les *Éléments de physiologie*<sup>1</sup>, Diderot se rapproche de plus en plus des théories révolutionnaires qui exposent l'interdépendance du corps et de l'esprit, évoquée dans *La Religieuse*.

D'après sa conception, l'être humain est formé par un tout où le corps et l'esprit sont interdépendants mais reliés par un réseau complexe de nerfs. Transmetteurs des sensations au cerveau, ils peuvent être la cause directe de désordres psychologiques. « Tout va mal quand les nerfs révoltés commandent au cerveau... leur atonie cause de stupidité, leur éréthisme augmenté cause de folie ». (Diderot, 2004: 179). Car « les nerfs sont les esclaves, souvent les ministres et quelquefois les despotes du cerveau. Tout va bien quand le cerveau commande aux nerfs, tout va mal quand les nerfs révoltés commandent au cerveau » (*idem*: 318). À la suite de Haller, Diderot lie la sensation aux nerfs qui, étant les « serviteurs du cerveau », les lui transmettent et portent, par voie de retour, ses ordres aux organes.

---

<sup>1</sup> Influencé par les *Elementa physiologiae corporis humani* de A. Haller (1757-1766), Diderot rend ses notes plus brèves, entrecoupées souvent de remarques personnelles. Mais l'œuvre de Diderot ne s'en tient pas aux seuls *Elementa* de Haller. D'autres ouvrages du même savant ont inspiré d'autres passages.

Diderot se centre sur la physiologie et la morale pour définir la folie. Elle est rupture d'ordre, manque d'organisation mais également un écart par rapport à la norme sociale : « S'écarter de la Raison avec confiance et avec la ferme persuasion qu'on la suit, voilà me semble-t-il ce qu'on appelle être fou » (*apud* Foucault, 1972: 202). Différemment des hommes de son temps, Diderot ne condamne pas la folie mais essaie de comprendre le fait que la cause physiologique des troubles mentaux réside dans l'affection des nerfs. D'après Diderot, la folie, dont les manifestations peuvent être diverses, imprévisibles et étranges, n'appartient pas à chaque individu, mais elle provient d'une affection neurologique causée par le milieu, car celui-ci modèle les hommes. Plus le milieu est clos et limité, plus l'être qui l'habite peut être assujéti à la déraison.

Nombre de savants et d'hommes de lettres du XVII<sup>e</sup> siècle considéraient le milieu un facteur déterminant du comportement. Nous pouvons mentionner, par exemple, Montesquieu qui, dans *L'Esprit de lois*, démontre l'influence du climat sur les êtres humains. Cependant la théorie du milieu est encore plus développée par Cheyne, médecin britannique contemporain de Diderot, qui soutient que le progrès, l'abondance de richesses et de loisirs favorisent les troubles nerveux (*apud idem*: 385). La problématique du milieu clos est un sujet qui occupe l'esprit des savants depuis le XV<sup>e</sup> siècle : lors de la période de crise de l'Eglise Catholique, plusieurs réformateurs de l'Église tels Érasme et Luther remettent en question les critères d'entrée aux couvents et manifestent leur aversion et horreur pour tout type de réclusion. Diderot ne retient que la notion de milieu comme agent de troubles nerveux.

Pour lui, les réactions désordonnées de l'individu sont une conséquence du milieu contraignant dont le couvent est un exemple bien particulier. Considéré avant tout comme une maison d'éducation où l'on envoie ses filles pour les préparer à la vie mondaine, il est le gardien de la vertu et donc nécessaire à l'éducation morale de la femme comme on peut lire chez les frères Goncourt : « Le couvent est une nécessité due aux mœurs relâchés de l'époque... il est l'asile décent de la femme, il est refuge... » (Goncourt, 1882: 8). Au lieu de présenter cette institution comme un ordre rassurant, Diderot la fait apparaître comme un espace encore plus strict dans un champ d'action déjà bien limité pour la femme, cet être

qui, de par sa nature physique, est le plus propice à la folie.

Suivant la théorie grecque sur la folie féminine, Diderot écrit dans son essai *Sur les Femmes* : « La femme porte au-dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce... c'est de cet organe propre à son sexe que partent toutes ces idées extraordinaires » (Diderot, 1875-1877: 251-262). La folie féminine est causée par sa constitution. En établissant une relation entre les organes sexuels de la femme et ses troubles mentaux, il reconnaît l'importance de la vie sexuelle pour la stabilité émotionnelle du sujet, sans pour cela renier le caractère déterminant du milieu.

Diderot est assez moderne en prônant l'égalité de la femme sur les plans social, biologique et sexuel. Nous avons un Diderot libéré des préjugés de son temps, capable de rejeter le mythe ancestral de l'infériorité féminine.

*La Religieuse* présente toutes ces théories révolutionnaires, accentuées par le fait que les personnages sont des personnages féminins, plus susceptibles à l'influence du milieu que les hommes.

Dans son roman, la folie surgit comme une menace qui plane sur la communauté religieuse et revêt diverses formes, toutes placées sous le signe du délire et de la déraison. La première manifestation de folie est incarnée par une jeune religieuse échappée de sa cellule.

Elle personnifie la démence qui menace les recluses, intégrant le récit au moment où Suzanne se prépare à prononcer ses vœux. Cela servira d'avertissement à l'héroïne contre la vie claustrale et l'amènera à résister à la pression psychologique des supérieures : « À tout moment, ma religieuse folle me revenait à l'esprit, je me renouvelais le serment de ne faire aucun vœu » (Diderot, 1968: 46). Elle s'insurge contre la prise de voile par contrainte. La religieuse devient une prisonnière et Suzanne Simonin incarne bien la révolte de l'individu condamné à une réclusion injuste. En même temps, son expérience nous permet d'apercevoir les conséquences pathologiques (sadisme) ou pittoresques (saphisme) qui en découlent.

De par sa laideur et désordre, le tableau de la jeune religieuse folle choque ; son comportement est inhumain, ses gestes, ses cris ressemblent à ceux d'une bête sauvage : « Elle était échevelée et presque sans vêtement ; elle traînait des chaînes de fer ; ses yeux étaient égarés ; elle arrachait les cheveux ; elle se frappait la poitrine avec les poings ; elle courait, elle hurlait » (*idem*: 45). Son comportement a tous les ingrédients d'une gestualité de folle : mouvements désordonnés, auto-flagellation, cris insistants.

Le thème de la folie revient donc comme un *leitmotiv*. L'explication de la déraison est intimement liée à la politique du cloître.

Chaque supérieure, par la séduction ou par le despotisme, provoque une nouvelle forme de folie, se reflétant dans toute l'atmosphère claustrale. Liées par les vœux solennels d'obéissance, les religieuses doivent se soumettre à la volonté de la supérieure, quelle qu'elle soit. Mais pas toutes ne réagissent de la même façon : les unes se réfugient dans le mysticisme (« elles se prosternent ou dans leur cellule ou au pied des autels et appellent le ciel à leur secours », (*idem*: 196) ou dans l'homosexualité (« elles courent se jeter aux genoux de leur supérieure et vont y chercher de la consolation » (*ibidem*); d'autres deviennent hystériques (« elles déchirent leurs vêtements et s'arrachent les cheveux», (*ibidem*) ou furieusement folles (« il y en a en qui l'organisation se déränge, l'imagination se trouble et qui deviennent furieuses » (*ibidem*). La mort représente parfois la seule issue possible.

À un moment, lors de son entretien avec Dom Morel, Suzanne reconnaît être passée par les divers états de désordre psychologique de ses compagnes.

La force de Suzanne réside dans le fait qu'au lieu de sombrer dans le désespoir et de désister de toute résistance, elle adapte son comportement au tempérament des supérieures avec lesquelles elle communique. Se pliant à Mme de Moni pour qui elle se sent attirée, se montrant complaisante envers Mme\*\*\* qui se reconforte auprès de Suzanne, ces deux supérieures domptent son caractère de révolte.

Suzanne est dominée par la folie furieuse à deux reprises lorsque la supérieure Sainte-Christine la persécute physique et moralement.

La Mère Sainte-Christine fait tout pour « venir à bout de cette âme indocile par des moyens extrêmes » (Diderot, 1968: 82) jusqu'à la condamner au cachot. En étant privée de liberté, Suzanne se sent dépossédée de son corps. Tandis que la prise d'habit la jette dans une aliénation physique (« Depuis cet instant [la prise d'habit] j'ai été ce qu'on appelle physiquement aliénée » (*idem*: 70), le cachot lui retire le droit au corps, ce que le discours exprime parfaitement quand ce sont d'autres qui parlent de sa situation : « On m'arracha mon voile, on me dépouilla sans pudeur. On trouva sur mon sein un petit portrait de mon ancienne supérieure ; on s'en saisit... » (*idem*: 82). Dominique Julien (1990: 134) apparente cette clôture à un arrêt dans le temps : « Cloîtrer Suzanne, c'est lui dénier le droit de grandir ; c'est la repousser dans une enfance légale et psychologique ; c'est tenter d'arrêter la marche du temps ».

Le vrai propos de la mère supérieure est de faire disparaître tout esprit de rébellion et d'éliminer sa victime, l'enfermant dans un lieu qui a toutes les caractéristiques d'une tombe où Suzanne acquiert toute l'apparence d'un cadavre : « Là il y avait sur un bloc de pierre, une tête de mort et un crucifix de bois » (*idem*: 83). Les scènes de mortification révèlent sans équivoque le désir de la supérieure : « On récite des prières pour les agonisants... À la fin de l'office, on me fit coucher dans une bière au milieu du chœur ; on plaça des chandeliers à mes côtés, avec un bénitier ; on me couvrit d'un suaire, et l'on récita l'office des morts, après lequel chaque religieuse, en sortant, me jeta de l'eau bénite, en disant : *Requiescat in pace* » (*idem*: 99). Suzanne est déjà considérée morte : « Marchez sur elle, ce n'est qu'un cadavre » (*idem*: 102).

À Longchamp, toutes les religieuses la rendent une victime sacrificielle en la faisant subir les méchancetés les plus atroces. Considérée « possédée du démon » (*idem*: 95), toutes les souffrances qu'on lui fait subir aboutissent au rituel qui a le plus d'affinité avec le sacrifice : le rite d'exorcisme. Toute la communauté s'est tournée contre Suzanne et la victime prête à être exorcisée :

« Renoncez-vous à Satan et à ses œuvres ? » (...)

« J'y renonce, j'y renonce »

Il se fit apporter un christ et me le présenta à baiser : et je le baisai sur les pieds, sur les mains et sur la plaie du côté. Il m'ordonna de l'adorer à voix haute ; je le posai à terre. et je dis à genoux :

« Mon Dieu, mon sauveur, vous qui êtes mort sur la croix pour mes péchés et pour tous ceux du genre humain, je vous adore, appliquez-moi le mérite des tourments que vous avez soufferts ; faites couler sur moi une goutte du sang que vous avez répandu, et que je sois purifiée. Pardonnez-moi, mon Dieu, comme je pardonne à tous mes ennemis... »  
(*idem*: 112s).

Le sang est purificateur lorsqu'il est le résultat d'un sacrifice. Suzanne arrive à se comparer à Jésus-Christ.

La Mère Sainte-Christine est l'opposé de Mme de Moni : sa conduite se caractérise par un ordre rigide et des punitions corporelles. Dans ce sens, elle renvoie « à chaque religieuse son cilice et sa discipline » (*idem*: 73).

Suzanne est toujours divisée entre deux issues : l'obéissance inconditionnelle aux lois du couvent ou la mort.

Auparavant, tentée par le suicide (« Il y avait au fond du jardin un puits profond ; combien de fois j'y suis allée » (*idem*: 76), la mort comme seule issue contre l'abandon, la solitude et la persécution ne seront aussi présentes que dans ce cachot.

Éloignée de son droit de vivre, Suzanne n'existe qu'à l'état végétatif et elle préfère se détruire : « Mon premier mouvement fut de me détruire (...) je cherchai à me détruire jusqu'à ce que les forces me manquassent » (*idem*: 83). Devenue « bête féroce », notre héroïne trouve dans la fureur animale une force libératrice : « je portai mes mains à ma gorge, je déchirai mon vêtement avec mes dents ; je poussai des cris affreux ; je hurlais comme une bête féroce » (*ibidem*). Ce tableau ressemble beaucoup à celui de la première religieuse folle. La crise de Suzanne n'est qu'un mécanisme de défense contre les contraintes du milieu. Elle semble être atteinte par une maladie qu'elle croyait déjà contagieuse : l'autodestruction.

Dans l'univers grec, nous raconte René Girard (1972: 45ss), faire violence à ceux qu'on considère impurs, c'est risquer de se faire contaminer. Or, Suzanne passe pour violente, aussi présente-t-elle une menace. Pour prévenir toute contamination, les Grecs abandonnaient l'*anathème* à sa propre violence. Souvent, ils le conduisaient dans un lieu désert et le laissaient là, sans vivres, évitant ainsi de lui faire violence directement et de se faire contaminer. Suzanne va être abandonnée, comme l'*anathème*, à sa propre violence. Elle seule sera la responsable de la violence qu'elle subit ou qu'elle se fait subir.

À la suite d'une longue conversation avec la supérieure Sainte-Christine, Suzanne lui propose de faire résilier ses vœux, mais celle-ci s'y oppose en invoquant la peur de la punition divine et la peur du scandale : « j'ai cru que vous reconnaîtriez vos torts, que vous reprendriez l'esprit de votre état, que vous reviendriez à moi » (*idem*: 81). Toute défense de la part de Suzanne est inutile, car les arguments de la supérieure agissent comme une torture morale encore plus insupportable que les limitations physiques du cachot ; on voit Suzanne passer de la rébellion à la soumission : « faites de moi ce qu'il vous plaira » (*idem*: 82).

Des mouvements irrationnels sont la seule réponse de notre héroïne :

Cependant je tachais de rajuster mon voile ; mes mains tremblaient ; et plus je m'efforçais à l'arranger, plus je le dérangeais ; impatientée, je le saisis avec violence, je l'arrachai, je le jetai par terre, et je restais vis-à-vis de ma supérieure, le front ceint d'un bandeau, et la tête échevelée (*idem*: 95).

Le corps de Suzanne est envahi par un accès de folie et se révolte contre des notions pour elle dénuées de sens, imposées par son état.

Les deux épisodes – celui du cachot et celui de la conversation avec la supérieure – sont parallèles même dans le choix des mots employés qui passe par une sélection de verbes, une énumération de gestes irrationnels ou par des termes qui évoquent la violence : « déchirai, hurlai, frappai, dérangeai, arrachai, j'étais... ». Le contrôle et la soumission

fondent le jeu de séduction subtile entre la Mère Sainte-Christine et Suzanne.

Chez la Mère Sainte-Christine, le milieu claustral l’emmène à la répression excessive des passions qui se manifeste par une cruauté sans limites.

Sans décrire la supérieure de Sainte-Christine, Diderot montre que son caractère s’immisce dans l’atmosphère du couvent : « Celle-ci avait le caractère petit, une tête étroite et brouillée de superstitions... en un moment, la maison fut pleine de troubles, de haines, de médisances, d’accusations, de calomnies, de persécutions » (Diderot, 1968: 73).

Les comportements excessifs sont l’indice de la folie. Le despotisme supprime les règles du monastère, et Sainte-Christine se complaît à réduire les religieuses au statut d’esclaves. La rébellion est réprimée d’une façon extrême.

L’espace clos agit comme un ferment de la haine dans l’esprit des religieuses. Celles-ci redoublent de cruauté pour acquérir plus de mérite auprès de la supérieure : « On se faisait un mérite de lui désobéir : on me jetait les mets les plus grossiers ; encore les gâtait-on avec de la cendre et toutes sortes d’ordures... Quelques sœurs m’ont craché au visage » (*idem*: 101). Les persécutions physiques ou morales de Suzanne deviennent un divertissement : « Les choses en vinrent au point que l’on se fit un jeu de me tourmenter ; c’était l’amusement de cinquante personnes liguées » (*idem*: 75). La haine croissante se traduit par les désignations attribuées par Suzanne à ses compagnes : « mes cruelles ennemies, mes persécutrices, mes exécutrices ».

La folie atteint son paroxysme dans le désir de mort que la supérieure et les religieuses veulent imposer à Suzanne. De peur de sombrer dans la folie définitive, Suzanne tente toujours de communiquer avec le monde extérieur et de faire résilier ses vœux. Lorsque le courage diminue, elle a recours à l’imagination (« Je songeais à faire résilier mes vœux... cette idée me tranquillisa... mon esprit se rassit... » (*idem*: 77), ou au soutien de la part de l’avocat Manouri (« Il faut vous armer de patience et vous soutenir par l’espoir qu’elles [vos peines] finiront » (*idem*: 98).

Incapables d'échapper physiquement au cloître, les religieuses acquièrent le pouvoir de survivre à l'inhumanité de leur condition.

Bien différentes de la supérieure Sainte-Christine, Mme de Moni et Mme\*\*\* évoluent psychologiquement d'une façon analogue. Divisées entre leur nature et le milieu où elles vivent, elles arrivent à résoudre temporairement ce conflit en pénétrant dans la déraison en même temps qu'elles échappent à la réalité claustrale.

Mme de Moni considère le monde du couvent un milieu anormal dans la mesure où il favorise la métamorphose de « créatures si dociles, si innocentes, si douces » (*idem*: 99s) en « bêtes féroces » (*idem*: 100). Elle se révolte contre les « châtiments corporels ». Pour elle, ces pénitences « ne servaient qu'à donner de l'orgueil. Elle voulait que ses religieuses se portassent bien et qu'elles eussent le corps sain et l'esprit serein » (*idem*: 73)<sup>2</sup>. Elle fuit l'hypocrisie et l'injustice du cloître :

Elle était née pour être prophétesse... Elle avait les yeux petits, mais ils semblaient ou regarder en elle-même ou traverser les objets voisins et démêler au-delà, à une grande distance, toujours dans le passé ou dans l'avenir (*idem*: 68).

Elle se réfugie dans la méditation et la prière afin d'échapper à la clôture.

Le mysticisme libère et permet que les religieuses s'ouvrent aux instincts réprimés et atteignent un plaisir sensuel : « Elles sentaient naître en elles le besoin d'être consolées comme celui d'un très grand plaisir » (*idem*: 65).

Chez Mme de Moni, la séduction est spirituelle : « son dessein n'était pas de séduire mais certainement c'est ce qu'elle faisait » (*ibidem*). Son pouvoir agit surtout au niveau de l'esprit, de la prière ; la communion spirituelle de cette Mère supérieure avec Suzanne est très forte et celle-ci se sent complètement fascinée :

---

<sup>2</sup> Mme de Moni incarne l'indignation de Diderot lui-même contre les pratiques des convulsionnaires.

elle priait haut, mais avec tant d'onction, d'éloquence, de douceur, d'élévation et de force, qu'on eût dit que l'esprit de Dieu l'inspirait. Ses pensées, ses expressions, ses images pénétraient jusqu'au fond du cœur (*ibidem*)

Cette déraison peut s'avérer libératrice. Cependant le pouvoir magique de la déraison, capable de transporter la victime vers une autre dimension, est éphémère et ne dure par là qu'un instant. La Mère de Moni est caractérisée par l'extase, une condition de l'esprit qui procure visions et perceptions intenses. L'extase a été souvent liée à la prophétie, tel que l'affirme Diderot lui-même dans son ouvrage *Sur les femmes* : « rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la révélation, la poésie fugueuse et l'hystérisme » (Diderot, 1919: 17).

Par le mysticisme Mme de Moni réussit à retrouver l'équilibre fragile entre le milieu et la nature humaine. L'extase procure un état d'âme proche de la jouissance. Dans les scènes de prière où la Mère de Moni et Suzanne sont réunies, elles acquièrent tous les traits d'une relation amoureuse où sont présentes l'exaltation, la communauté des âmes, la fascination, la souffrance et la joie : « on sortait de chez elle avec un cœur ardent, la joie et l'extase étaient peintes sur le visage, on versait des larmes si douces.» (Diderot, 1968: 65). Pourtant, aucune relation physique, comme si la sexualité était sublimée dans la prière.

Ses dernières tentatives pour récupérer ses capacités l'exposent à des souffrances intérieures insurmontables. Elle se débat mais sa nature vaincue arrive à un point où elle n'offre plus aucune résistance : « L'inquiétude, le trouble, et la douleur se succédaient sur son visage... elle s'agitait ; son âme se remplissait de tumulte, se composait et se ragitait ensuite » (*idem*: 67s).

La pression du milieu est trop forte pour qu'elle puisse y survivre, préférant le silence de la mort.

Chez Mme de Moni, l'incontrôlable force de la déraison se propage et risque de mener à la destruction de l'individu, épuisé par le combat.

Mme\*\*\* fuit le milieu pénible par le biais de la déraison mais sous la forme d'un conflit.

La supérieure d'Arpajon a un comportement qui trahit un conflit entre sa nature et le milieu du couvent : « Sa tête n'est jamais rassise sur ses épaules ; il y a toujours quelque chose qui cloche dans son vêtement ; ses yeux sont pleins de feux et distraits... sa figure décomposée marque tout le décousu de son esprit et toute l'inégalité de son caractère » (*idem*: 139).

En compensation, avec ses favorites, elle se livre aux plaisirs des sens et redevient maîtresse de la situation :

elle se promenait autour de la table, posant sa main sur la tête de l'une, la renversant doucement en arrière et lui baisant le front (...) goûtant du bout des lèvres aux choses qu'on avait servies (...) je chantai et je m'accompagnai. La supérieure était assise au pied du clavecin et paraissait goûter le plus grand plaisir à m'entendre et à me voir (*idem*: 174)

Elle a parfois recours à son statut de supérieure pour imposer sa volonté. Si elle punit une religieuse sous un prétexte quelconque, ce n'est que pour la consoler par des baisers et des caresses. Toutes ses attitudes de protection excessive, ses flatteries répétées, ses nombreuses avances révèlent bien l'attirance qu'elle éprouve pour Suzanne. Son désir devient une obsession : « Elle m'exhortait en bégayant, et d'une voix altérée et basse, à redoubler mes caresses » (*idem*: 155). Elle n'atteint la sérénité qu'après la satisfaction du désir : «Toujours renversée sur sa chaise, ses yeux étaient toujours fermés mais son visage s'était animé des plus belles couleurs » (*idem*: 156).

Entre la Mère d'Arpajon et Suzanne s'établit une séduction par les sens, concernant directement la sexualité et le plaisir. Suzanne est séduite et accède à la sexualité sans en être responsable, car elle fait semblant de ne pas comprendre les avances sexuelles de la supérieure. Se maintenant dans l'ignorance, Suzanne prétend se sauvegarder de la culpabilité : « - Non, chère mère, non. Je ne sais rien ; et j'aime mieux ne rien savoir, que

d'acquérir des connaissances qui me rendraient peut-être plus à plaindre que je ne le suis. Je n'ai point de désirs, et j'en veux point chercher que je ne pourrais satisfaire » (*idem*: 163).

Chez Mme\*\*\*, la folie est synonyme de délire des sens. Même si Suzanne ne consentit pas à ses avances sexuelles, ses preuves d'amitié et de respect aident Mme de \*\*\* à retrouver l'équilibre : « La supérieure paraissait avoir perdu l'inégalité de son caractère ; on disait que je l'avais fixée » (*idem*: 165).

Parallèlement à la folie furieuse, Diderot rejette les explications traditionnelles de l'homosexualité fondées sur des facteurs organiques pour lui appliquer sa théorie du milieu. Pour Diderot, l'homosexualité est une des formes de la folie, permettant à la supérieure de s'accommoder de la cruauté du couvent et maintenant l'équilibre entre les pressions du milieu et les exigences de sa nature.

À partir du moment où M. Hébert vient imposer la loi du monde extérieur en défendant à Suzanne de céder aux avances de sa supérieure, le milieu devient intolérable à celle-ci. Les réactions violentes et excessives de Mme\*\*\* s'assimilent à un délire d'origine sexuelle comme on définit la «fureur utérine» dans l'*Encyclopédie* : « Espèce de délire attribué par cette dénomination aux seules personnes du sexe, qu'un appétit vénérien démesuré porte violemment à se satisfaire, à chercher sans pudeur les moyens de parvenir à ce but, à tenir les propos les plus obscènes, à faire les choses les plus indécentes » (Morrissey). C'est l'hystérie en tant que caractéristique du féminin qui ressort de la conduite de la Mère d'Arpajon. Dans son ouvrage *Sur les femmes*, Diderot adopte le point de vue scientifique de son époque :

la femme porte au-dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élançait dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents. C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires. (Diderot, 1919: 16s)

Comme le souligne Jean Goulemot (1980: 104) :

Diderot rejette l'explication du saphisme par des causes organiques. Dans ce cloître, les passions deviennent intenses et frénétiques ; les recluses en proie à ces fureurs utérines cherchent à satisfaire leur appétit sexuel par tous les moyens notamment par l'homosexualité dans le cas de Mme\*\*\*

Tout chez la Mère d'Arpajon dénonce son hystérie : ses vêtements, son corps, son humeur alternent entre la tranquillité et l'agitation :

Veut-elle parler, elle ouvre la bouche avant que d'avoir arrangé ses idées ; aussi bégaye-t-elle un peu. Elle est assise, elle s'agite sur son fauteuil, comme si quelque chose l'incommodait ; (...) Elle vous interroge, vous lui répondez, et elle ne vous écoute pas ; elle vous parle, et elle se perd, s'arrête tout court, ne sait plus où elle en est, se fâche, (...) ses moments de dignité sont courts ; elle est alternativement compatissante et dure (Diderot, 1968: 139).

Tandis que Mme de Moni meurt en paix, l'agonie de Mme\*\*\* est une torture. Abandonnée à l'hystérie, poursuivie par des visions de Satan, elle tente de libérer ses instincts réprimés par le cloître et la morale chrétienne : « Je n'ose vous décrire toutes les actions indécentes qu'elle fit, vous répéter tous les discours malhonnêtes que lui échappèrent dans son délire » (*idem*: 201).

Les visions qui la poursuivent semblent indiquer que sa folie est un châtement infligé pour avoir osé défier les interdits moraux et religieux : « Elle voyait Dieu ; le ciel lui paraissait se sillonner d'éclairs, s'entrouvrir et gronder sur sa tête ; des anges en descendaient en courroux les regards de la Divinité la faisaient trembler » (*idem*: 199). Au lieu de rester figée dans le temps ou de la faire régresser, les hallucinations de Mme\*\*\* la projettent dans l'avenir et lui évoquent l'enfer qui l'attend, préfigurant en quelque sorte sa propre mort : « Éloignez-vous de ce gouffre ; entendez-vous ces cris ? Ce sont les enfers ; il s'élève de cet abîme profond des feux que je vois ; du milieu des feux j'entends des voix

confuses qui m'appellent... » (*idem*: 200).

La folie furieuse qui atteint Mme\*\*\* est le point culminant de son évolution psychologique. La description de la première religieuse folle est reprise pour évoquer la fureur qui s'empare de Mme\*\*\*. Ayant perdu toute caractéristique d'être humain, la supérieure ressemble à un véritable monstre : « pieds nus, en chemise, échevelée, hurlant, écumant et courant autour de sa cellule » (*ibidem*). Transformant sa séduction en un désir charnel homosexuel considéré contre nature, Mme\*\*\* se présente comme «victime» de la condition artificielle de la vie dans le couvent et du monachisme forcé.

Cette fureur est la manifestation de l'animalité que tout être humain a en soi et surtout lorsque l'individu est soumis à de lourdes contraintes : « La nature révoltée d'une contrainte pour laquelle elle n'est point faite, brise les obstacles qu'on lui oppose, devient furieuse, jette l'économie animale dans un désordre auquel il n'y a plus de remède » (*idem*: 120).

La supérieure « avait déchiré ses vêtements, elle parcourait les corridors toute nue, seulement deux bouts de corde rompue pendaient de ses bras » (*idem*: 202). Dépouillée de ses vêtements, elle s'offre aux regards des religieuses dans toute la nudité et le désespoir de son existence. Elle se libère symboliquement des contraintes de sa condition lorsqu'elle se détache des bouts de corde.

Ce concept de folie perçue au XVIII<sup>e</sup> siècle comme une manifestation de « l'économie animale » en fureur est repris par Michel Foucault (1972: 166) : « La folie dans ses formes ultimes, c'est l'homme en rapport immédiat avec son animalité... L'animalité qui fait rage dépossède l'homme de ce qu'il peut y avoir d'humain en lui ».

Par ce que nous venons de présenter, Diderot présente la folie sous diverses formes qui ont la fonction de libérer les instincts naturels de l'individu, lesquels se manifestent avec une force violente, démesurée et insaisissable. La description éloquentes des transports d'une recluse en est un exemple flagrant : « Cependant la recluse dans sa cellule se sent élevée dans les airs : son âme se répand dans le sein de la Divinité ; son essence se mêle à l'essence divine elle se pâme ; elle se meurt ; sa poitrine s'élève et s'abaisse avec rapidité ;

ses compagnes, attroupées autour d'elle coupent les lacets de son vêtement qui la serre » (Diderot, 1919: 17).

La paix de l'âme est atteinte par le mysticisme qui est accompagné de manifestations sensuelles où la tourmente du désir ne serait soulagée que par la satisfaction détournée de l'instinct sexuel. Le désordre du corps, manifestation physique de l'élan spirituel, rappelle celui de l'hystérie. Le mysticisme, l'extase sensuelle et l'hystérie sont mis en relation d'une façon subtile par un choix lexical bien spécifique.

Les transports mystiques des religieuses semblent à plusieurs reprises se doubler de plaisir sensuel.

Diderot se montre moderne dans son analyse psychologique même s'il utilise une terminologie archaïque. Ses explications restent incontestables à une époque où l'on interprétait les réactions irrationnelles par la possession diabolique (Veith, 1965: 73).

Le mysticisme prend les allures d'un amour en délire où l'érotisme a toute son expression. Gregorio Marañon y fait allusion dans son *Don Juan et le Don Juanisme* (Marañon, 1958: 74) : « Toute attitude religieuse est fondée sur l'amour. Chez la mystique, l'amour s'exalte et dans son délire prend des tons érotiques... Cet érotisme sublime des mystiques frôle quelquefois dans l'expression des limites du sensualisme ».

Les cercles des différentes formes de folie se recourent en nous livrant l'essence même de la déraison : le pouvoir de transcender le réel, d'atteindre l'absolu.

L'espace clos du couvent, l'excès de règles, de discipline et d'autorité sont orientés vers le mal et rendent l'individu un monstre moral. La folie s'impose à lui sous la forme du désir de destruction, de mort.

Trois comportements déviants sont la conséquence des contraintes du milieu clos : l'homosexualité, le mysticisme, auxquels on ajoute le sadisme de Sainte-Christine, tous s'expriment dans un lieu qui, protégé de l'influence néfaste de la société, de la morale, de la religion, constituerait le lieu idéal de la libre expression des instincts naturels, par définition mauvais.

Comme le note Zeina Hakin (Hakim, 2008: 645), « ...c'est toujours (...) l'enfermement à l'écart de la vie au nom de la consécration à Dieu et l'existence quotidienne en communauté de femmes ». Le couvent est en même temps une prison pour le corps et une fabrique de fous. Celui qui entre dans cette enceinte ne peut jamais en sortir en conservant l'intégrité de ses facultés mentales. C'est pour cela que Diderot insiste sur la nécessité de remplacer l'éducation monastique par une éducation d'état, obligatoire et laïque, capable de former dans la liberté des jeunes qui donnent libre cours à leurs désirs et à leurs penchants propres à la nature humaine, sans aucun sentiment de culpabilité.

### Références bibliographiques

- DIDEROT, D. (1875-1877). *Œuvres complètes* (Vol. tome II). (J. Assézat, Ed.) Paris: Garnier.
- DIDEROT, D. (1919). *Sur les femmes*. Paris: Léon Pichon.
- DIDEROT, D. (1968). *La Religieuse*. Paris: Garnier-Flammarion.
- DIDEROT, D. (2004). *Éléments de physiologie*. (P. Quintili, Ed.) Paris: Honoré Champion.
- FOUCAULT, M. (1972). *Histoire de la Folie à l'âge classique*. Paris: Gallimard.
- GIRARD, R. (1972). *La Violence et le Sacré*. Paris: Grasset.
- GONCOURT, E. e. (1882). *La femme au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris: Charpentier.
- GOULEMOT, J. (1980). « Fureurs utérines ». *Revue du XVIII<sup>e</sup> siècle*, n° 12.
- HAKIM, Z. (2008). « Figurer l'enfermement. Pour une lecture foucauldienne de *La Religieuse* de Diderot ». *Dix-huitième siècle*, n° 40, pp. 637-653.
- JULIEN, D. (mai 1990). « Locus hystericus : l'image du couvent dans *La Religieuse* de Diderot ». *French Forum*, pp. 133-148.
- MARAÑON, G. (1958). *Don Juan et le Don Juanisme*. Paris: Stock.
- MORRISSEY, R. (. (s.d.). *ARTFL Encyclopédie Project*. Obtido em 2 de Fevereiro de 2014, de <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?p.6:423.encyclopedia0513>
- VEITH, I. (1965). *Hysteria*. Chicago: Phoenix Books.